

Mon papa, il est député ! Et le tien ? - Sénateur ! - C'est bon ! Je vas te fiche des gifles, il empêche le mien de travailler !

Numéro d'inventaire : 1983.00847

Auteur(s) : Cham

Yves

Marius Antoine Barret

Type de document : image imprimée

Collection : Le Charivari / Actualités

Description : gravure de presse d'après gravure sur bois feuille de journal découpée longue pliure longitudinale dimensions de la feuille : 440 x 310 mention manuscrite

Mesures : hauteur : 240 mm ; largeur : 195 mm

Notes : Scène représentant deux collégiens face à face dans la cour de récréation. Signature dans la gravure : "Yves & Barret sc. - Cham / 113". Cham : Noé (Comte Amédée Charles Henri de) : Dessinateur et caricaturiste français (1819-1879) Yves : Associé de Barret, graveur sur bois. Fait surtout de la photogravure. Marius Antoine Barret (1845-?),graveur sur bois, souvent associé à Yves, dessine d'après Cham, travaille pour le "Magasin Pittoresque" datation manuscrite crayon : "18 octobre 1876"

Mots-clés : Scènes scolaires dans les lycées et collèges de garçons

Costumes : Collégiens, lycéens, normaliens, étudiants

Filière : Post-élémentaire

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

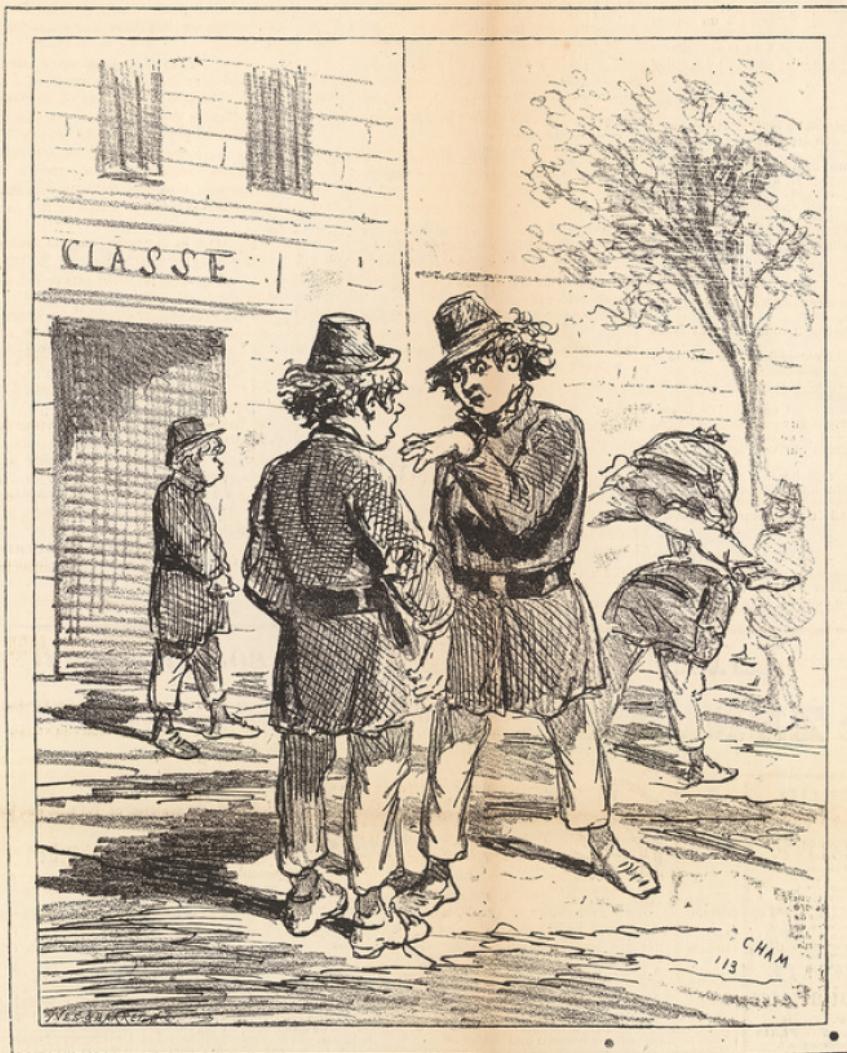
Nombre de pages : 510400

Commentaire pagination : page 231

ill.

ACTUALITÉS.

231



— Mon papa, il est député ! Et le tien ?
— Sénateur !
— C'est bon ! Je te vas fiche des giffles, il empêche le mien de travailler !

18 oct. 76

sor suffisent à peine à l'entretien de la maison, pourtant si modeste. Huit mille francs par an, ce n'est plus rien en 1876, vu les robes que l'on porte et le prix où est le beurre. J'ai cherché, j'ai interrogé, j'ai compulsé. Nous n'avons pas de veille tante en Bretagne qui ait un asthme et une fortune ; nous n'avons pas eu l'esprit de nous faire un oncle en Amérique, ni ailleurs. Et cependant, monsieur, notre Coelina commence à dépasser vingt-deux ans. La seule approche du futur mois d'avril me donne la chair de poule.

Il est des pères courageux et adroits, monsieur Forcalquier. Ceux-là s'en rapportent à la Providence d'abord, et ensuite ils la provoquent suivant le sens de l'adage : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Ils produisent leur fille dans le monde. Un père au bras de sa fille, c'est si touchant ! Vingt fois j'ai cherché à vous pousser à promener Coelina à travers les salons. Anatole, vous m'avez toujours envoyé promener. — Un vrai père irait montrer sa fille aux stations balnéaires — Un vrai père serait à son poste pendant la saison des bals. Il irait au Gymnase en logo découverte, avec sa fille près de lui, adorément coiffée ; vous savez, ces petits chapeaux d'aujourd'hui à fleurs ou à plumes ! — Ça n'est pas votre fait, dites-vous ? — Ah ! oui, je comprends, Anatole. Vous aimez bien mieux faire lourdement, tous les soirs, un cent de piqueut avec ce grand imbécile de Balandard. — Pendant ce coup de temps-là, les occasions sont saisies par les autres, et notre fille nous restera sur les bras.

Il n'y a décidément rien à faire avec vous, monsieur Forcalquier. C'est à faire supposer que vous n'avez nulle ressource dans l'esprit. Comment diable êtes-vous donc arrivé à ce grade de chef de bureau ? C'est ce que je demande parfois avec une certaine anxiété. — Mariier une fille, dites-vous, c'est le rôle de la mère ! — Dieu m'est témoin que je fais tout ce qu'il y a à faire pour cela, Anatole, le possible et l'impossible. Mais qu'est-ce que je vous demande ? Un peu d'aide, un coup de main. J'ai le projet d'inviter des jeunes gens à venir danser ici, et il faudra bien que vous vous mêliez à la partie, que vous valisez, que vous soyiez du cotillon ou, tout au moins, que vous organisiez le buffet. — Bon ! toujours le cent de piqueut avec cette grande bête de Balandard ! — Monsieur Forcalquier, vous ne marieriez jamais votre fille, c'est moi qui vous le dis.

Un bal chez nous, ce serait un casse-tête ! — Eh bien, si les rigodons vous fatiguent, que ne trouvez-vous d'autres moyens de vous procurer un gendre sortable ? Anatole, un chef de bureau a des frères, des amis, des clients, des relations, des subordonnés, que sais-je, moi ? Il faut un gendre absolument. Il le faut tout de suite, entendez-vous. Tâchons de choisir, s'il se peut. Sinon, prenons ce que nous pourrons, mais prenons toujours. Rappelez-vous cette fable où La Fontaine nous montre un héron qui, le matin, à son déjeuner, dédaigne de manger un poisson aux écaillles d'argent, et qui, le soir, s'estime bien heureux d'avoir à se met-

tre au bec une grenouille ou un escargot. C'est l'histoire de bien des mariages de Paris, mon cher monsieur Forcalquier.

Un dernier mot, et je finis.

A dater d'aujourd'hui, ne l'oubliez pas, je vous rends responsable du sort de Coelina, c'est-à-dire du mariage ou du non-mariage de notre enfant. Vous hachez la tête ? A votre aise : je m'en bats l'osil. Je le répète, c'est vous, monsieur, qui avez voulu faire cette enfant ; c'est vous qui deviez vous charger de l'établir. Vous l'avez fait. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, apportez-le petit ou grand, riche ou non, spirituel ou niais, blond, brun, châtain ou roux, droit ou bossu, ça n'y fait rien. Il en faut un.

Il n'y a pas d'hiver, il ne peut pas y avoir d'été, ni d'automne, ni de printemps pour vous, tant que vous ne nous aurez pas fourni un gendre. Il doit y en avoir un quelque part, sous la calotte des cieux. Tiens, c'est à vous de chercher. Christophe Colomb a trouvé l'Amérique. Watt a inventé la vapeur. Parmentier a mis la main sur la pomme de terre. Tout ça, pour sûr, était aussi malaisé à rencontrer qu'un mari parisien pour une fille sans dot. Je vous déclare que je ne vous laisserai ni repos, ni trêve, ni loisir de faire un cent de piqueut, ni liberté de dormir que vous n'ayez fait l'emplette d'un gendre, et Coelina se mettra de la partie avec moi. — J'ai dit. Tenez, votre bouton est cousu.

PHILIBERT AUDIBARD.

Export des articles du musée
sous-titre du PDF
